

AUORE OU L'ÉTHIQUE DU PORTRAIT

Aurore Valade se serait très bien entendue avec Nicolai Hartmann, ce philosophe letton des années 1930 qui a écrit un ouvrage d'éthique qui réalise la prouesse de faire tenir ensemble les pensées de la Grèce antique, du Christianisme et de la Modernité. Si j'affirme qu'ils se seraient bien entendus c'est parce que je crois qu'ils ont tous deux en commun cette capacité à êtreindre et à embrasser pleinement le réel, c'est-à-dire à rendre compte dans leur totalité de la complexité et du vivant, sans rien simplifier ni forcer... et c'est d'ailleurs bien en cela que réside en partie le secret d'une êtreinte véritable.

Dans l'introduction de son *Éthique*, Hartmann a émis un jugement qui pourrait servir d'introduction à l'œuvre d'Aurore : « nous ne savons pas à côté de quelle richesse nous passons quotidiennement, nous ne soupçonnons pas ce que nous perdons, ce qui nous échappe des mains et c'est pour cela que nous préférons l'ignorer. C'est ainsi que nous gâchons les plus hautes formes de la plénitude de l'existence. Tout ce à quoi nous aspirons est bien là, disponible à nous, dans d'innombrables cœurs. Mais nous laissons tout cela se perdre et nous sommes vides. »

Évidemment, Aurore — comme Hartmann — ne laisse pas perdre toute cette richesse et elle n'erre pas dans la vacuité : au contraire, Aurore est toujours chargée de panneaux, de pancartes, de gros coussins ou de bouteilles de vins qui sont tous recouverts d'inscriptions. Ces inscriptions ne sont pas les mots d'Aurore, ce sont les mots des gens qu'elle voit et dont elle fait le portrait dans une sorte d'êtreinte.

Elle fait ainsi la démonstration qu'elle sait conquérir ce que nous voulons tous et que presque personne n'obtient : du temps pour écouter, du temps pour observer, pour apprécier ce qui définit ses personnages, pour capter les mots qui flottent autour d'eux et qui les accompagnent partout imperceptiblement. Il s'agit là d'une faculté très singulière, car pour la plupart d'entre nous, nous sommes persuadés que nous n'avons pas le temps, et par ailleurs, quand nous parvenons à l'avoir, nous ne savons pas le prendre, nous ne savons pas le rendre fécond. La condition dérisoire de l'homme moderne nous conduit à passer d'une sensation à l'autre, d'une manière qui rend notre compréhension des choses aussi banale qu'éphémère. Notre goût pour le sensationnel nous empêche également d'être capable d'apprécier ce qui le vaut véritablement.

Cette recherche et cette capacité à apprécier ce qui le vaut vraiment constitue le fondement même du travail d'Aurore, dans ses portraits de gens qui ont quelque chose à dire ou dans ses prises de vues de panneaux d'annonces qui, par-delà le tohu-bohu et l'abasourdissement produit par l'accumulation de messages et de publicités, semblent devoir nous raconter quelque chose, sans quoi nous ne pourrions ou nous ne devrions pas réellement vivre.

AUORE O LA ÉTICA DEL RETRATO

Aurore Valade se hubiera llevado muy bien con Nicolai Hartmann, un filósofo letón que en los años 30 del siglo XX escribió una ética capaz de abrazar en un mismo gesto las miradas para el valor de la Grecia clásica, el Cristianismo y la Modernidad, nada menos. Y digo que se llevarían bien para empezar porque creo que coincidirían en esta su capacidad para abrazar, para abarcar, para dar cuenta de lo complejo y lo vivo sin simplificarlo ni violentarlo... puesto que en ello radica buena parte del secreto de un buen abrazo.

En la introducción a su *Ética* escribió Hartmann un diagnóstico que bien podría servir como presentación de la obra de Aurore: «No sabemos ante qué riqueza pasamos de largo diariamente, no sospechamos qué nos perdemos, qué se nos escurre de las manos; por eso, lo pasamos por alto. Por eso se desperdicia en nosotros la plenitud de los más altos valores de la vida. Lo que ansiamos está aquí, para nosotros, en innumerables corazones humanos. Pero lo dejamos echar a perder y nosotros mismos andamos vacíos».

Evidentemente Aurore —como Hartmann— no deja que buena parte de esa riqueza se eche a perder ni anda vacía de aquí para allá: al contrario, Aurore va siempre cargada de carteles, pancartas, almohadones o botellas de vino con palabras escritas sobre ellos. Y no son las palabras de Aurore, son las palabras de la gente que ella ve, de la gente que ella retrata con su abrazo.

Para ello demuestra que sabe conseguir lo que todos queremos y casi nadie tiene: tiempo para escuchar, tiempo para observar, para apreciar aquello que define a sus personajes, las palabras que de alguna manera flotan a su alrededor y de forma invisible les acompañan allá donde van. Esto es algo muy extraño, no sólo porque la mayor parte de nosotros creemos que no tenemos tiempo, sino porque cuando de alguna manera lo tenemos, resulta que no sabemos demorarnos en él, no sabemos hacerlo fértil. La condición de los hombrecillos modernos es la de los que viven de sensación en sensación, de forma que nuestra comprensión se vuelve tan banal como efímera y la misma aspiración hacia lo sensorial evita que seamos capaces de apreciar lo valioso.

En esa búsqueda y esa apreciación de lo valioso me parece a mí que se sitúa el trabajo de Aurore, sus retratos de gente que tiene algo que decir, o sus retratos de esos tablones de anuncios que bajo la barahúnda y el atolondramiento de mensajes y reclamos superpuestos unos sobre otros parecen tener algo que contarnos sin lo cual no podríamos o no deberíamos vivir.

JORDI CLARAMONTE